

## CHAPITRE I

On dit qu'il faut être prêt à faire des sacrifices pour réaliser ses rêves. Je ne m'attendais pas à ce que ce sacrifice implique un touriste américain et un scone fatal.

La semaine avait pourtant commencé normalement, avec l'afflux habituel de touristes et de visiteurs dans notre petit village des Cotswolds, Meadowford-on-Smythe. Avec ses ruelles pavées et ses jolies petites chaumières, Meadowford était une véritable carte postale de l'Angleterre rurale. Mais aussi pittoresque et magnifique que soit le village, il serait probablement passé inaperçu sans sa proximité avec la ville universitaire la plus célèbre du monde.

Plus de neuf millions de touristes venaient visiter Oxford chaque année, et après avoir posé dans les quadrangles de l'université – ces célèbres cours carrées communément appelées *quads* – et arpenté dans le plus grand respect les cloîtres de la plus ancienne université du monde anglophone, ils venaient généralement se ressourcer dans la campagne des Cotswolds. Ils s'extasiaient devant les boutiques d'antiquités et les marchés

de village, et s'arrêtaient déguster un authentique *afternoon tea* à l'anglaise.

C'était là que j'entrais en jeu. Ou plutôt, ma nouvelle entreprise : le Little Stables Tearoom. Mon salon de thé offrait le meilleur de la pâtisserie traditionnelle anglaise : scones au beurre avec confiture et *clotted cream* – crème épaisse –, *sticky toffee pudding* – gâteau aux dattes nappé de caramel – et *hot cross buns* – petits pains sucrés levés aux raisins. Le tout accompagné de véritable thé Earl Grey ou English Breakfast servi dans de la porcelaine délicate... Mon petit salon de thé était un incontournable pour tout visiteur.

Du moins, pour l'heure, c'était plutôt un « endroit à tester la prochaine fois », mais c'était déjà ça, pas vrai ?

Et les choses semblaient plutôt prometteuses. J'avais ouvert trois semaines plus tôt, au début du mois d'octobre et du *Michaelmas Term* – nom sophistiqué désignant le premier trimestre de l'année scolaire, qui avait toutefois le mérite de ne pas être en latin, ce qui n'aurait pas été étonnant à Oxford ! – et j'avais eu la chance de profiter des derniers touristes de l'arrière-saison, ainsi que du flot de nouveaux étudiants arrivant avec leur famille. Mon salon de thé avait même été classé parmi les « meilleurs endroits où emmener ses parents » dans le magazine étudiant local, et semblait en passe de connaître un franc succès.

Et j'en avais désespérément besoin. J'avais renoncé à un poste de cadre supérieur à Sydney – au grand dam de ma famille et de mes amis – sur un coup de tête fou pour revenir chez moi et poursuivre ce rêve. J'avais investi jusqu'au dernier centime de mes écono-

mies dans cette boutique. Il fallait donc que ça marche. De plus, si mon entreprise ne devenait pas rapidement rentable, je ne pourrais jamais me payer un logement à moi et, pour être honnête, au bout de six semaines, j'avais réalisé que retourner vivre chez ses parents à 29 ans était pire que tout.

Mais depuis le comptoir de mon salon de thé, en ce samedi matin, je me sentais heureuse et pleine d'espoir. Il restait encore une heure avant le déjeuner, mais presque toutes les tables étaient déjà occupées. Il régnait une atmosphère chaleureuse et accueillante, marquée par le bourdonnement joyeux des conversations, le tintement délicat de la porcelaine et cette délicieuse odeur de pâtisseries sortant du four. Les gens consultaient le menu, mangeaient avec plaisir ou jetaient des regards admiratifs à la salle, montrant la décoration du doigt.

Mon salon de thé se trouvait dans un bâtiment de style Tudor du XV<sup>e</sup> siècle, avec ses colombages sombres et ses murs peints en blanc. Avec son toit de chaume et ses pignons croisés, on aurait dit les cottages anglais représentés sur les boîtes de chocolat. À l'intérieur, le charme de l'époque était également préservé, avec des dalles de pierre au sol et d'épaisses poutres en bois apparentes, assorties de fenêtres à meneaux donnant sur la rue et d'une grande cheminée.

La boutique était bien différente lorsque je l'avais rachetée. En raison de problèmes d'argent et d'une certaine fainéantise, le précédent propriétaire n'avait pas entretenu les lieux et il m'avait fallu beaucoup d'efforts et de dévouement – sans compter toutes mes économies – pour redonner à cet endroit sa gloire d'an-

tan. Mais en regardant autour de moi, je ressentais la même fierté que le jour où j'étais sortie diplômée de l'université mondialement connue à deux pas de là.

Je passai en revue les tables, remarquant que nous commencions à avoir quelques « habitués » et ressentant un immense plaisir à cette idée. Accueillir un nouveau client – fatigué, affamé et prêt à s'arrêter n'importe où – était une chose, mais le voir revenir chaque semaine en était une autre. Surtout quand ce client résidait à Meadowford-on-Smythe, car les villageois faisaient preuve d'une réelle méfiance à l'égard des nouveaux arrivants.

Je n'entrais pas réellement dans cette catégorie, car j'avais grandi dans le village. Même après notre déménagement à North Oxford quand j'étais adolescente, ma famille et moi étions toujours revenues pour les vacances scolaires et les longs week-ends. Mais j'étais partie depuis suffisamment longtemps désormais pour être considérée comme une « étrangère », et je savais que je devrais travailler dur pour regagner ma place dans le village. Ce ne serait pas chose aisée.

Assises à la table en chêne massif près de la fenêtre, quatre petites vieilles étaient occupées à comploter, tel un groupe de poules tatillonnes cherchant à se mettre d'accord sur l'infortuné ver de terre à picorer en premier. Avec leurs cheveux blancs bouffants, leur cardigan en laine et les lunettes perchées sur le bout de leur nez, elles ressemblaient en tous points au stéréotype des mamies gâteau. Mais tout le monde sait qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Ces quatre-là auraient pu rivaliser avec le MI5. Elles s'étaient donné pour mission de connaître les affaires de tout le monde, mais elles ne s'arrêtaient

pas là – s’immiscer dans la vie des autres comptait également au nombre de leurs spécialités. La rumeur disait que même le maire d’Oxford était à leur merci.

Mais le fait qu’elles soient assises dans mon salon de thé était bon signe, du moins tentai-je de le voir ainsi. Cela signifiait qu’il y avait une chance que je sois acceptée par la communauté. Mon cœur se serra quand je vis l’une d’elles froncer les sourcils et montrer du doigt un plat sur le menu. Les trois autres se penchèrent vers elle et il y eut des hochements de tête alarmants tout autour.

*Oh, oh.* Je pris un bloc-notes et me précipitai vers leur table. J’épinglai un sourire radieux sur mon visage.

— Bonjour, mesdames. Qu’est-ce qui vous ferait plaisir aujourd’hui ?

Elles levèrent la tête vers moi d’un même mouvement, et je me retrouvai face à quatre paires d’yeux brillants et perçants, et des lèvres pincées.

— Tu as l’air un peu pâlotte, Gemma, dit Mabel Cooke de sa voix puissante. Es-tu sûre de manger assez de fibres, ma chère ? Il existe un nouveau type de son formidable que tu peux prendre au petit déjeuner, tu sais, pour « réguler » tout ça. C’est le Dr Foster qui me l’a recommandé. Il suffit d’en saupoudrer une cuillerée sur tes céréales pour être réglée comme une horloge. Ça fonctionne à merveille pour vider les tuyaux.

Elle se pencha plus près et ajouta dans un aparté, en réalité assez fort pour que toute la salle l’entende :

— C’est *tellement* moins cher que leur histoire d’*irritation* du côlon.

Je vis le couple à la table d’à côté me regarder avec de grands yeux et je me sentis rougir.

— Euh... merci, Mrs Cooke. Maintenant, puis-je prendre...

— J'ai vu ta mère à Oxford hier, lança Glenda Bailey de l'autre côté de la table.

Elle portait comme à son habitude un rouge à lèvres rose vif, qui jurait avec le rouge de ses joues, mais l'effet général était charmant. Glenda avait 80 ans et prétendait en avoir 18. Sa coquetterie était parfaitement assortie à son allure de jeune fille.

— Est-elle allée chez le coiffeur récemment ?

Pour être honnête, je n'en avais aucune idée. Je n'étais revenue que depuis six semaines et je n'avais pas constaté de changement majeur chez ma mère. Mais à bien y réfléchir, ses cheveux étaient coiffés un peu différemment de la dernière fois que j'étais rentrée en Angleterre.

— Euh... oui, je crois bien.

Glenda fit claquer sa langue et battit des cils d'un air théâtral.

— Eh bien, sa coupe est tout bonnement ratée. Des cheveux plats et informes. Je suppose qu'elle est allée chez un de ces nouveaux coiffeurs à la mode à Oxford ?

— Je... je pense que oui.

Des hoquets de stupeur s'élevèrent de la table.

— Elle aurait dû aller chez Bridget au village, fit Mabel d'un ton désapprobateur. Personne ne maîtrise le lavage et le séchage aussi bien que notre Bridget. Elle m'a même offert la mise en plis la dernière fois.

Elle se tapota la tête avec satisfaction, puis se retourna vers moi, l'air renfrogné.

— Vraiment, Gemma ! Les jeunes coiffeurs ne connaissent rien à la tenue et au volume. Je ne sais pas

pourquoi ta mère fréquente ces nouveaux salons de coiffure à la mode.

*Peut-être parce que tout le monde n'a pas envie de se promener avec un casque en coton sur la tête, pensai-je, mais je m'abstins de répondre.*

— C'est parce qu'ils ne connaissent rien à la « résistance », déclara Florence Doyle.

Son visage simple et paisible revêtait une gravité inhabituelle.

— Ils n'ont pas connu la guerre ni le rationnement. Ils ne savent pas comment faire durer les choses le plus longtemps possible. Les gens se lavent les cheveux si souvent de nos jours.

Elle frissonna.

— Si un shampoing et une mise en plis une fois par semaine suffisaient pour ma mère, c'est suffisant pour moi, décréta Mabel avec un hochement de tête catégorique.

Elle me regarda avec suspicion.

— Combien de fois par semaine te laves-tu les cheveux, Gemma ?

— Je... euh... seulement quand j'en ai besoin, bégayai-je en pensant à ma douche et mon shampoing quotidiens.

Je tentai de changer de sujet, bien déterminée à obtenir ma réponse :

— Qu'est-ce que je vous sers avec votre thé ?

— Quelques-uns de tes délicieux scones tout chauds avec de la confiture et de la *clotted cream* et une théière d'English Breakfast, s'il te plaît, demanda Ethel Webb.

Ethel était la plus calme du groupe. C'était une vieille fille gentille et distraite qui avait travaillé à la bibliothèque locale. Elle avait pris sa retraite quelques années plus tôt. Je me souvenais encore de son doux visage qui me souriait lorsqu'elle tamponnait la date de retour sur mes livres quand j'étais petite.

Elle m'adressait ce même sourire à présent.

— Et je trouve que tu as fait un excellent travail avec le salon de thé, Gemma. Je suis vraiment fière de toi.

Je la regardai avec étonnement, la gorge soudain serrée. Ma décision d'abandonner ma carrière prestigieuse dans le monde des affaires pour reprendre un salon de thé de village avait suscité une palette de réactions allant de l'incrédulité teintée de consternation à la désapprobation mêlée d'horreur. Je n'avais pas réalisé jusqu'alors ce qu'un peu de soutien pouvait signifier à mes yeux.

— Merci... dis-je en clignant rapidement des yeux. Merci, Miss Webb. Je... je ne saurais vous dire à quel point vos mots me touchent.

Je vis ses yeux pétiller de malice.

— Maintenant que tu as quasiment 30 ans, ma chère Gemma, penses-tu pouvoir m'appeler Ethel ? Je ne suis plus la bibliothécaire, tu sais.

Je lui rendis son sourire.

— Je vais essayer, Miss... Ethel.

Je parvins à prendre le reste de la commande sans avoir droit à d'autres commentaires sur mes intestins, les follicules capillaires de ma mère ou le manque de parcimonie des nouvelles générations, et m'empressai de retourner au comptoir, soulagée. Je croisai ma meilleure amie, Cassie. Elle s'occupait d'un important

groupe de touristes américains, qui venaient d'arriver en car et occupaient les tables le long du mur du fond.

— On dirait bien que tu as survécu à un autre échange avec les vieilles chouettes, dit-elle en souriant tandis que nous contournions le comptoir.

Je levai les yeux au ciel.

— Si j'entends encore parler du transit intestinal « bien réglé » de Mabel, je risque de partir en courant.

— Ne t'attends pas à ce que je compatisse, rétorqua Cassie. Tu ne les supportes que depuis trois semaines. J'ai dû les supporter pendant les huit dernières années pendant que tu te baladais au pays des kangourous.

Cassie et moi nous connaissions depuis l'époque où nous croyions encore au père Noël. Ce moment où nous nous étions assises pour la première fois côte à côte dans la salle de classe de l'école du village avait marqué le début d'une amitié inattendue, mais merveilleuse. Inattendue, car vous n'auriez pas pu trouver deux personnes plus différentes que Cassie et moi. Elle était issue d'une fratrie de cinq frères et sœurs. Dans sa grande famille bruyante, tout le monde parlait sans arrêt – lorsqu'ils n'étaient pas occupés à chanter, danser, peindre ou sculpter – et la maison était constamment en désordre. Les parents de Cassie étaient des « artistes » au vrai sens du terme et étaient convaincus que les choses les plus importantes dans la vie étaient la liberté créative et l'expression personnelle. Pas étonnant que Cassie ait choisi les Beaux-Arts à Oxford.

J'étais, quant à moi, la seule enfant d'un foyer de la classe moyenne supérieure où personne ne haussait le ton au-delà d'un murmure à peine audible, et où il

était hors de question de manifester des émotions débridées. Notre maison était un sanctuaire parfaitement ordonné avec ses meubles crème et ses rideaux assortis. Mes parents étaient de véritables « Britanniques » et étaient fermement convaincus que le plus important dans la vie était le flegme et l'étiquette. Oxford ne proposait pas de diplômes de « bonnes manières », aussi ma mère avait dû se résoudre à ce que je suive des cours de langue et de littérature anglaises.

Comme la plupart des artistes, Cassie effectuait divers petits boulots pour joindre les deux bouts. Lorsqu'elle avait eu vent de mon projet de revenir à Meadowford-on-Smythe et de rouvrir le salon de thé, je n'avais pas eu de mal à la convaincre de quitter son emploi pour venir travailler avec moi. Son expérience de serveuse s'était révélée inestimable. Je l'observai avec admiration équilibrer habilement plusieurs assiettes remplies de scones, de cheese-cake et de *crumpets* – sortes de pancakes épais – ainsi qu'une théière et deux tasses de thé, et se diriger vers la table des touristes japonais près de la porte.

Un étrange claquement attira mon attention et je tournai la tête. Le bruit venait d'un homme imposant qui semblait faire partie du groupe de touristes qui venait d'arriver. Il était assis seul à une table, un peu à l'écart des autres, et avait la main gauche en l'air, claquant des doigts avec impatience, comme on rappelle un chien désobéissant. Choquée par son impolitesse, je me rappelai toutefois que je travaillais dans la restauration à présent. *Professionnelle et chaleureuse, quoi qu'il arrive.* J'inspirai profondément et m'approchai de lui.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Ouaip, je veux un verre d'eau.

Il avait un fort accent américain et un comportement agressif, ce qui m'agaça immédiatement, mais je conservai le sourire.

— Certainement.

Je m'apprêtais à tourner les talons quand il poursuivit :

— Attendez, c'est de l'eau du robinet ? Je ne bois que de l'eau filtrée.

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas de filtre, monsieur. C'est de l'eau du robinet. Mais vous pouvez la boire sans problème au Royaume-Uni. Nous avons de l'eau en bouteille, si vous préférez.

Il fronça les sourcils.

— C'est un scandale. L'eau devrait être gratuite.

Je réprimai un soupir.

— Vous pouvez en avoir gratuitement, mais ce sera de l'eau du robinet. Nous devons acheter les bouteilles, alors il nous faut les facturer aux clients.

— Très bien, très bien... fit-il en agitant la main. Apportez-moi un verre d'eau du robinet. Avec des glaçons.

Je m'apprêtais à tourner les talons que je fus à nouveau interrompue par sa voix :

— Au fait, le service est terrible. Je suis assis depuis une éternité et personne n'est venu prendre ma commande !

Je le regardais, me demandant s'il était sérieux. Il était forcément conscient qu'il était arrivé à peine quelques minutes plus tôt ? Le reste du groupe consultait toujours le menu. Une des femmes du groupe, assise à la table d'à côté avec son petit garçon, croisa mon regard et

m'adressa un sourire compatissant. J'inspirai profondément et expirai par le nez.

— Je vais chercher mon carnet, monsieur.

— Oui, eh bien, faites vite. Je n'ai pas toute la journée.

Serrant les dents, je retournai vers le comptoir. J'y trouvai Cassie, l'air exaspérée, et ce qu'elle m'apprit n'améliora pas mon humeur.

— La boutique est de nouveau vide.

— Arrrrrgghh ! maugréai-je entre mes dents. Muesli, je vais te tuer !

Non, je n'avais pas développé une haine inquiétante des céréales. Muesli était une chatte et, comme tous les chats, elle prenait un malin plaisir à faire exactement le contraire de ce que vous vouliez. L'inspecteur de la Food Standards Agency avait été catégorique : je pouvais avoir un chat dans les locaux, mais seulement s'il restait en dehors de la cuisine et de la salle. *Facile*, m'étais-je dit. *Je laisserai Muesli dans notre petite boutique attenante, où nous vendons des souvenirs d'Oxford et tout ce qu'il faut pour boire le thé à l'anglaise.* Mais « facile » et « chat » n'étaient pas deux termes qui faisaient bon ménage. Cela trahissait cruellement mon ignorance en matière de comportement félin.

Je devais admettre que j'avais toujours eu une préférence pour les chiens. Je trouvais les chats fascinants et adorables. Ils avaient leur place sur les cartes de vœux. Mais pas sur mes genoux, laissant des poils partout et certainement pas dans mon salon de thé, se mettant dans les pattes des clients. Mais alors, que venait faire ce chat tigré dans les parages ? En réalité, c'était la chatte de mon chef pâtissier. Et Fletcher Wilson maniait

avec brio le mixer et la spatule. Vous auriez volontiers échangé votre premier-né contre une part de son *sticky toffee pudding*. L'autoriser à venir travailler avec son chat semblait donc peu cher payé en échange de son expertise culinaire.

Le problème, c'était que je n'avais pas prévu que la chatte soit aussi sociable. Ou aussi douée pour s'échapper. Muesli avait rapidement décidé qu'il était hors de question qu'elle reste dans le magasin alors que tout le monde était en salle, et elle s'était donné pour mission de s'échapper à la moindre occasion. Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. En fait, je me sentais coupable chaque fois que je voyais sa petite tête tigrée – avec son nez rose écrasé contre la vitre – regarder avec nostalgie par la porte qui séparait la boutique de la salle. Mais je ne pouvais faire fi des lois sur l'hygiène alimentaire si je tenais à conserver ma licence.

— L'un des touristes japonais a dû entrer dans la boutique et elle en a profité pour se faufiler quand il a ouvert la porte, interpréta Cassie.

Je poussai un soupir et commençai à inspecter la pièce, cherchant la petite boule de poils parmi les tables. Mais Muesli était introuvable. Je m'accroupis pour avoir une meilleure vue. Mais il n'y avait rien d'autre qu'une forêt de jambes... Je me mordis la lèvre. *Où était cette maudite chatte ?* Il fallait que je la retrouve avant que les clients ne remarquent sa présence. La dernière chose dont j'avais besoin était que Mabel et ses comparses découvrent que j'avais enfreint les règles des services d'hygiène ; tout l'Oxfordshire l'aurait su avant la fin de la journée.

— Dites donc ! s'éleva une voix furieuse à l'accent américain. Je vais pouvoir commander ou bien... ?

Je me redressai à la hâte. *Oh mon Dieu, j'avais oublié M. Charmant.* Je regardai Cassie d'un air las.

— Tu veux bien continuer à la chercher ?

Je pris mon bloc-notes et, sur un coup de tête, j'attrapai également une part de cheese-cake aux mûres qui venait de sortir de la cuisine par la trappe. *On dit bien que le véritable chemin pour toucher le cœur d'un homme passe par son estomac.* J'ajoutai un couteau et une fourchette, et une cuillerée de crème, puis je m'approchai et posai l'assiette devant lui.

— Désolée pour l'attente, monsieur. Avec les compliments de la maison. C'est l'une de nos spécialités.

— Oh.

Il parut surpris. Il prit la fourchette et découpa un coin du gâteau mou et crémeux, le mettant prudemment dans sa bouche. Son regard se perdit soudain dans le vague et ses traits s'adoucirent.

— Hum... pas trop mal.

Je réprimai l'envie de lever les yeux au ciel. Venant de lui, c'était probablement un véritable compliment. Essayant d'être charitable, je me dis qu'il faisait peut-être partie de ces personnes qui devenaient absolument imbuables quand elles avaient faim. Je l'observai discrètement tandis que je prenais sa commande. C'était un homme grand et costaud, avec une tête massive, presque carrée, des joues charnues et des oreilles proéminentes. Sa bouche s'affaissait légèrement sur un côté lorsqu'il parlait – peut-être les séquelles d'une attaque ? – et je lui aurais donné la

quarantaine, même s'il semblait plus âgé. Il ne paraissait pas à sa place au milieu des touristes. Il était habillé comme eux, avec un chino, une chemise et un blazer, et il y avait une sorte de sac à dos sur la chaise à côté de lui, mais quelque chose ne collait pas.

— ... et il faut que le pain soit tendre, vous comprenez ? Je ne veux pas de sandwiches à croûte dure.

— Tous nos *tea sandwiches* suivent la recette traditionnelle. Le pain n'est pas grillé et on enlève la croûte. Ils sont donc très tendres, le rassurai-je.

Je remarquai une carte touristique d'Oxford étalée sur la table devant lui et lui adressai un sourire poli.

— Vous visitez Oxford, monsieur ?

— Quoi ?

Il jeta un coup d'œil sur la carte.

— Oh... oh, oui, répondit-il avec un petit sourire. C'est la première fois que je viens à Oxford, alors il faut que je prenne mes repères. Dites, vous savez combien de temps il faut pour aller à pied de la *Bodleian Library* au *Magdalen College* ?

— Pas plus de dix ou quinze minutes, je dirais. Vous pouvez prendre *Catte Street* jusqu'à *High Street*, puis tourner à gauche et descendre vers le pont.

— *Catte Street*... c'est la rue en face de la banque, c'est ça ?

Je fronçai les sourcils.

— Vous voulez dire, l'*Old Bank Hotel* ?

Il cligna des yeux et parut confus l'espace d'un instant, mais son expression fut vite remplacée par un sourire affable.

— Bien sûr, oui, c'est ce que je voulais dire.

Il replia la carte.

— Eh bien, merci pour tout. Vous avez des toilettes ?

Je lui indiquai la porte à côté de la boutique, puis m'empressai de retourner au comptoir pour transmettre sa commande. J'entendis des éclats de voix s'élever dans la cuisine et je grimaçai. Je me demandai si Cassie expliquait à Fletcher que son chat avait disparu. J'espérais que cela ne le perturberait pas trop. Fletcher était... « sensible », faute d'un meilleur mot. Il était d'une timidité maladive et avait du mal à se lier avec les gens. En réalité, il avait même du mal à établir un contact visuel lorsqu'il vous parlait. Les animaux semblaient être les seuls à pouvoir le faire sortir de sa coquille et je savais que Muesli l'aidait à calmer ses nerfs et à travailler dans de bonnes conditions.

Me souvenant que l'Américain m'avait demandé de l'eau, je m'empressai de lui servir un verre et j'y ajoutai quelques glaçons avant de me diriger vers la table. Alors que je le posais, le petit garçon à la table d'à côté fit un bond en criant et heurta mon coude. De l'eau se répandit sur le sac à dos de l'homme.

— Flûte ! marmonnai-je.

— Oh, je suis vraiment désolée, dit la femme à la table d'à côté. Hunter, excuse-toi auprès de la dame.

J'adressai un sourire distrait au petit garçon.

— Ce n'est rien. C'était un accident.

Je posai le verre et soulevai le sac à dos, essayant de chasser l'eau. Il était ouvert et une importante quantité d'eau s'était déversée sur un dossier à l'intérieur. J'hésitai une seconde, puis je sortis le dossier et pris une serviette de table pour l'éponger. Mon cœur manqua un

battement quand je vis que de l'eau s'était infiltrée dans le dossier, imprégnant la liasse de papiers à l'intérieur. Je n'osais imaginer la réaction de l'Américain quand il reviendrait et verrait ce qui s'était passé.

Je m'empressai de sortir les documents et de les tamponner avec d'autres serviettes. L'eau avait traversé la première page. J'espérais que ce n'était rien d'important. On aurait dit une lettre officielle, avec l'entête de l'université d'Oxford, mais ce qui m'inquiétait le plus c'était le bas où la signature – manifestement faite au stylo plume – avait bavé sur la page. Je me mis à réfléchir frénétiquement : la plupart des signatures étaient illisibles de toute façon, pas vrai ? Dans le cas présent, on pouvait à peine deviner le nom. On aurait dit un « G », puis « Hayes » ou « Hughes », mais dans tous les cas...

— MAIS QU'EST-CE QUE VOUS FICHEZ ?

Je laissai échapper un hoquet de surprise quand une main m'attrapa le poignet et m'éloigna de la table. Les conversations se turent à la table d'à côté, et toute la salle devint silencieuse, le regard braqué sur nous. L'Américain me dominait, une main serrée sur mon poignet, l'autre tenant quelque chose qui brillait. Mes yeux s'écarquillèrent lorsque je réalisai que c'était un couteau.